

B. 768

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE  
DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES  
VI<sup>e</sup> SECTION

MADELEINE V.-DAVID

**LE DÉBAT  
SUR LES ÉCRITURES  
ET L'HIÉROGLYPHE  
aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles**

et l'application de la notion  
de déchiffrement aux écritures mortes



BIBLIOTHEQUE DU CERIST

**Éditions Jean TOUZOT**  
LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE  
38, Rue Saint-Sulpice  
75006 PARIS

LE DÉBAT  
SUR LES ÉCRITURES  
ET L'HIÉROGLYPHE  
aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles

BIBLIOTHEQUE DU CERIST

BIBLIOTHÈQUE GÉNÉRALE  
DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES  
VI<sup>e</sup> SECTION

MADELEINE V.-DAVID

LE DÉBAT  
SUR LES ÉCRITURES  
ET L'HIÉROGLYPHE  
aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles  
et l'application de la notion  
de déchiffrement aux écritures mortes



S. E. V. P. E. N.  
13, rue du Four, Paris.  
1965

BIBLIOTHEQUE DU CERIST

CET OUVRAGE A ÉTÉ  
PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DE  
LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

## TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS .....	9
INTRODUCTION.....	11
PREMIÈRE PARTIE. — Deux aspects du xvii <sup>e</sup> siècle : le langage poétique des images, et les écritures nouvelles, relevant de l'art « polygraphique ».....	17
CHAPITRE PREMIER. — Symboles et allégories au xvii <sup>e</sup> siècle et leur opposé : l'art du chiffre.....	19
CHAPITRE II. — Premières connaissances relatives à la Chine et mouvement en faveur de l'écriture universelle.....	31
CHAPITRE III. — Les créations et interprétations symbolistes du P. Kircher.....	43
DEUXIÈME PARTIE. — Vers une étude historique des écritures (fin du xvii <sup>e</sup> siècle et début du xviii <sup>e</sup> ). .....	57
CHAPITRE IV. — Leibniz et les écritures.....	59
CHAPITRE V. — De Leibniz à Nicolas Fréret : premières études chinoises en France.....	73
CHAPITRE VI. — L'histoire de l'écriture dans l'œuvre de Fréret..	83
TROISIÈME PARTIE. — Idées nouvelles, au milieu du xviii <sup>e</sup> siècle, sur les écritures égyptiennes, et élaboration d'une méthode de déchiffrement des écritures anciennes.....	93
CHAPITRE VII. — Le système de Warburton.....	95
CHAPITRE VIII. — Les déchiffrements de l'abbé Barthélemy et l'Égypte.....	105

QUATRIÈME PARTIE. — Au seuil des déchiffrements de systèmes pré- alphabétiques.....	115
CHAPITRE IX. — Observations sur l'intervalle compris entre Barthélemy et Champollion.....	117
CHAPITRE X. — La lecture des hiéroglyphes et l'histoire compa- rée des écritures.....	125
CONCLUSION.....	135
TABLEAU CHRONOLOGIQUE.....	139
APPENDICE I. — Le symbolisme des anamorphoses.....	141
APPENDICE II. — Complément sur l'art des devises au XVII <sup>e</sup> siècle..	143
Provenance des illustrations hors texte.....	145
INDEX	
Noms de personnes.....	147
Images, signes, écritures. — Langues. — Inscriptions.....	151
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.....	155

## AVANT-PROPOS

*L'état premier de cette recherche fut un mémoire présenté à la Sixième Section de l'Ecole pratique des Hautes Etudes, sous le patronage de notre maître, M. I. Meyerson, en 1960. En six chapitres, étaient rassemblées et étudiées<sup>1</sup> les idées, curiosités et activités concernant symboles et écritures de toutes sortes, depuis le début du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup>, c'est-à-dire jusqu'à Warburton inclus — les signes égyptiens et chinois occupant le premier plan.*

*Ce travail a été élargi et approfondi, sur le conseil de celui qui avait bien voulu le diriger — et sans les enseignements duquel son projet n'eût pas été conçu. Augmenté de quatre chapitres, il débouche maintenant sur le déchiffrement de Champollion.*

*Verra-t-on un paradoxe en ce fait qu'une écriture dont la forme figurative souleva tant d'admiraions démesurées et tant de répugnances mal raisonnées — à savoir les hiéroglyphes égyptiens — ait été, entre tous les systèmes graphiques de l'Orient ancien, le premier redécouvert? Cet exploit, décisif pour la naissance d'une histoire scientifique de l'écriture comme pour la série des déchiffrements ultérieurs, nous a, justement, semblé devoir être considéré ici en qualité de point d'arrivée d'un débat dont l'enjeu était non seulement la connaissance directe de l'Egypte ancienne, mais encore l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes.*

*Le sujet une fois embrassé dans son ampleur, nous avons été conduite à suivre de plus près le problème du rapport langue-écriture. L'enchaînement des épisodes qui se succédèrent, depuis les premières investigations ayant porté sur le passé en tant que tel, en acquérait un relief nouveau; et les chapitres consacrés à Fréret et à Warburton — V, VI, VII — se trouvaient mieux éclairés d'être replacés au milieu de cette suite.*

---

1. Sous le titre « Les commencements d'une histoire de l'écriture aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles ». Ce travail avait été précédé d'articles sur les questions d'écriture et leur histoire, parus dans *Journal Asiatique*, *Revue philosophique*, *Journal de psychologie*, *Revue historique*, etc.

*Pour les questions Kircher et Leibniz, centrales déjà au mémoire initial, les chapitres respectifs — III et IV — n'ont reçu que peu de changement — sinon que nous voudrions avoir rendu plus communicable l'intérêt que nous éprouvions à traiter de tels sujets.*

\* \* \*

*Qu'il nous soit permis d'exprimer notre gratitude la plus profonde, pour de nombreux et précieux avis, à MM. les Professeurs E. Dhorme, (de l'Institut), historien de l'Orient ancien et déchiffreur, I. Meyerson, directeur et guide de ces recherches, et P.-M. Schuhl (Sorbonne) qui, il y a dix ans, ouvrit la Revue philosophique à une première vue d'ensemble sur les questions ici traitées; et de remercier très sincèrement MM. J.-P. Vernant et A. Rygaloff, rapporteurs du mémoire, pour leurs encouragements et observations.*

*Nos remerciements vont également à nos amis tchécoslovaques (de l'Institut Oriental de Prague, et de Bratislava) et hollandais (Institut du Proche-Orient ancien de Leyde), pour leurs savantes remarques ou pour ce dont leur est redevable notre documentation.*

*Nous ne saurions, par ailleurs, omettre d'exprimer ici notre sincère et vive reconnaissance à M. le Professeur F. Braudel, Président de la Sixième Section, dont le bienveillant appui a favorisé la publication de ce mémoire élargi.*

*En terminant, nous ne pouvons nous défendre d'évoquer avec émotion un nom bien connu des orientalistes : celui de B. Hrozný (Université de Prague), dont nous fûmes jadis l'élève; et dont le souvenir et l'inspiration demeurent présents, dans cette étude sur la découverte des écritures mortes et sur l'aventure des déchiffrements.*

## INTRODUCTION

Le personnage du déchiffreur, depuis Champollion, a conquis la gloire et l'a emporté sur celui du décrypteur. Une différence nette sépare l'un de l'autre, il est vrai. Le décrypteur, s'attaquant au chiffre d'une puissance étrangère, par exemple, lance une offensive qui, en dépit de la surprise des difficultés, se joue toujours « de modernes à modernes » — c'est-à-dire dans un seul temps : *entre contemporains*. Si, considérant par ailleurs l'entreprise de l'aspirant-déchiffreur qui a osé se tourner vers une écriture morte, nous avançons que celle-ci s'exerce *dans le cadre de la recherche historique*, nous risquons de faire sourire, tant l'affaire paraît évidente...

Mais il faut examiner ce qu'implique cette recherche qui se joue *entre deux époques* : celle du savant moderne et celle des inventeurs et usagers anciens. La tentation ne sera-t-elle pas de substituer du moderne, qui est familier, à l'ancien, dont l'appréhension demeure, à travers la distance des temps, infiniment difficile? Nous présenterons donc, en guise d'introduction, quelques réflexions sur ces questions.

\* \* \*

Volontiers on accuserait le français d'équivoque, lorsque l'on compare les sens divers — et combien opposés — du terme « symbole », à savoir : image possédant une *signification religieuse ou poétique* — en dehors de tout système d'écriture, et pourvue de ce que Léon Brunschvicg appelait un « pouvoir interne de représentation »<sup>1</sup>; et dessin de forme simple, forgé par le mathématicien ou le logicien, pour servir, à la pointe des activités scripturales, d'outil intellectuel<sup>2</sup>.

Un symbole du premier genre peut, il est vrai, *acquérir fonction de signe graphique* : entrer dans un système non-alphabétique; et, avec beaucoup d'autres signes qui, extérieurement, sont de simples représentations, concourir à former ces assemblages qu'on nomme « *textes* » ou « *inscriptions* ». Nous songeons ici aux systèmes de signes égyptien et hittite-hiéroglyphique, manifestement figuratifs. — Mais l'écriture égyptienne hiéroglyphique, l'écriture cunéiforme classique (suméro-akkadienne) qui, d'abord,

1. A. LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, art. « symbole », Discussion.

2. *Ib.*, sens A.

paraissent non-figuratives à l'observateur moderne, *dérivent de signes figuratifs*. Ceci tient à ce que les formes de l'écriture accusent *des degrés dans l'artificiel*. Ainsi a-t-on pu parler d'une *action continue de la cursivité*<sup>1</sup>; car, avec la cursive, le souci pratique l'emporte, la forme se simplifiant selon la nature du support d'écriture, l'instrument du scribeur, etc.

Au long de cette ligne, bientôt se rencontrent les *chiffres*, ou caractères appropriés aux opérations du calcul<sup>2</sup>. En ce qui concerne les signes mathématiques modernes, à la forme « dépouillée », souvent ils sont cités pour exemples d'artificiel absolu. « Certes, écrit I. Meyerson, la pensée qui s'exprime ainsi n'est pas de la pensée *pure*, puisqu'en effet elle s'exprime, mais ce serait élargir démesurément le sens du mot *concret* que de qualifier ainsi la pensée et la formule mathématiques [...]. Le signe qu'elles utilisent est sensible évidemment, puisqu'il est signe, mais il est trop loin des choses, il est *trop transformé et trop transparent* pour pouvoir encore être appelé concret. Si la pensée qui s'en sert n'est pas une pensée pure, il est, lui, bien près d'être pur signe »<sup>3</sup>.

Ainsi, la différence est saisissante, entre les deux sens du mot « symbole ». Dans le symbole ancien<sup>4</sup> qui — en des conditions données de civilisation et de tradition — fait appel à l'intuition visuelle et au sens spirituel, la forme est décisive et suggestive. Au contraire, dans le cas du symbole mathématique, pris en sa forme simple, non-concrète<sup>5</sup>, et avec ses fonctions et valeurs caractéristiques, tout est renversé.

Dans la dialectique de la forme et des genres de valeurs *graphiques*, le cas du « signe pur » est *extrême* : la valeur y est souveraine — nulle intuition ou interprétation figurative, nulle préoccupation calligraphique, nul lien avec des habitudes anciennes ne venant se mêler à l'opération de l'intelligence mathématicienne ou logicienne, sur ou par le signe; ce signe qui, tout exprès forgé en vue de sa fonction, semble inaugurer une étape sans lien avec le passé.

\*  
\* \*

Deux points capitaux pour notre étude sont à signaler, concernant, l'un, la suite des écritures, depuis les plus anciennes; l'autre, l'époque moderne. Il s'agit, d'une part, du rapport langue-écriture; et, de l'autre,

1. Cf. A. de BOUARD, *Mélanges Clovis Brunel* (1955), t. I, p. 174 et s. : « Des principes de l'histoire morphologique de l'écriture ». L'auteur ne traite que de l'alphabétique (écriture latine); mais ce qu'il observe de la « cursivité » peut s'appliquer aussi, par transposition, au non-alphabétique.

2. L'écriture des nombres de la Mésopotamie a été décrite par F. THUREAU-DANGIN; cf. *Esquisse d'une histoire du système sexagésimal* (1932), p. 51 : système de notation dit « abstrait » (d'époque babylonienne classique), favorisant une simplicité de calcul qui fut unique dans toute l'antiquité.

3. *Nouveau traité de psychologie* (G. DUMAS), t. II, l. 4, p. 583 (mots soulignés par nous). Cf. *Les fonctions psychologiques et les œuvres*, p. 106 : rôle opératoire du signe en mathématiques (avec référence à L. Brunschvicg). Voir utilisation du passage ci-dessus reproduit, dans C. SERRUS, *La langue, le sens, la pensée* (1941), p. 170.

4. Pris à part de toute écriture.

5. Laquelle doit seulement prêter à perception distincte.

de la naissance et de l'usage du « chiffre »; et des prolongements de celui-ci en écriture universelle (ou « langue » philosophique).

— Dans l'écriture égyptienne, de même que dans toutes les écritures du Proche-Orient ancien, usant des procédés idéographique et phonétique, ainsi que de déterminatifs, le *rapport avec la langue parlée* est essentiel, quelles que soient l'origine du signe et sa figure (représentation d'objet ou, occasionnellement, symbole). Ce rapport se continue dans l'alphabet (consonantique ou bien consonantique et vocalique) qui note les sons du parlé avec un nombre très réduit de signes, à valeurs uniquement phonétiques.

Mais il fallut de longs débats, aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, pour que fût vaincue la répugnance du public et des savants d'Europe à considérer comme écriture véritable le système hiéroglyphique égyptien — ceci *en raison de sa forme figurative, hiéroglyphique* qui, selon les uns, ne pouvait indiquer qu'un symbolisme « mystérieux », et, selon les autres, qu'une notation non-élaborée des représentations. En revanche, ne se fit jour aucune réaction de ce genre à l'égard des caractères chinois, non plus que des signes cunéiformes<sup>1</sup>, l'apparence non-figurative des deux écritures étant, justement, regardée comme l'indice d'un plus haut degré de culture.

Appelant *préjugé hiéroglyphiste* l'exaltation de la figure hiéroglyphique en tant que symbole pur, dépourvu de toute fonction scripturale, nous désignerons, d'autre part, du terme de *préjugé antfiguratif* la conception de l'hiéroglyphe qui, au contraire, découle d'une attitude de suspicion envers toute figure. Or cette seconde voie — celle des anti-symbolistes — s'écartait doublement de la reconnaissance du rapport historique langue-écriture : non seulement en tenant pour très inférieure la notation hiéroglyphique, mais aussi en proposant l'écriture universelle pour type d'une écriture parfaite; ce qui nous amène au second point.

— Du côté des écritures « secrètes », c'est à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle surtout que se développe le « chiffre », usant, comme son nom l'indique, de signes jugés non-concrets. Mais bientôt apparaissent ces sortes de « chiffres » que sont les projets d'écriture universelle : « chiffres » profondément transformés, car ces systèmes étaient désignés par leurs promoteurs à remédier à l'imperfection du langage des mots — donc à surmonter le rapport langue-écriture; et, du même coup, la diversité des idiomes nationaux. L'influence des mathématiques aidant, le lien est ici *direct* entre signe et idée.

John Wilkins — l'inspirateur de Leibniz — forge un système complet de signes nouveaux, non-figuratifs. Le rapprochement adopté, entre autres, par cet auteur, entre caractères chinois et écritures universelles, vient encore compliquer l'état des idées sur les écritures : en effet, l'idée de « perfection »<sup>2</sup>,

1. Cf. J.-J. ROUSSEAU, *Essai sur l'origine des langues* (environ 1754), publié dans *Traité sur la musique* (Genève, 1781), p. 209-325, spécialement p. 233 et s. : « Ce caractère [cunéiforme] n'a rien de confus ni de barbare ».

2. Sur la prétention à réaliser le « parfait », fréquente en ce genre d'inventions, cf. remarques de J. PAULHAN, *De la paille et du grain* (1948), p. 42 et s.

liée à celle de signe non-figuratif<sup>1</sup>, fait obstacle à l'étude historique des faits chinois, en même temps qu'elle exclut le rapport langue-écriture.

La suite de notre travail montrera comment, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, furent débloquées les recherches sur les écritures anciennes, et, particulièrement, l'exploration scientifique des hiéroglyphes égyptiens. La condition initiale de ce « déblocage » devait être la progressive réinsertion des faits chinois d'écriture, dans l'histoire; et sa condition ultime (avec Champollion, à partir de 1822), la reconnaissance du rapport langue-écriture, jusque dans le système égyptien.

\* \* \*

L'histoire des déchiffrements n'aura pas été, croyons-nous, complètement écrite, tant que ne lui auront pas été joints les enchaînements de faits dont cet ouvrage voudrait restituer l'image.

Cette grande aventure — l'application de la notion de déchiffrement à des écritures mortes — est, disions-nous en commençant<sup>2</sup>, inséparable de la recherche historique. Plus précisément, l'exigence qui domine sinon le tout premier pas, du moins, celui-ci une fois accompli<sup>3</sup>, les progrès de la lecture, est que cette investigation soit elle-même recherche historique.

Dans plusieurs des travaux qui ont été consacrés soit au déchiffrement du système égyptien, soit, plus largement, aux déchiffrements d'écritures mortes à partir du début du siècle dernier, se manifeste une confusion entre les figures de Grotefend et de Champollion : même il advient que le premier soit présenté comme « déchiffreur » plus typique que le second<sup>4</sup>. L'affaire est, à la vérité, fort simple et tout dépend de ce que l'on entend par « déchiffreur ».

Le succès remporté par Grotefend sur les inscriptions cunéiformes de Persépolis, en 1802, ne fut, on le sait, suivi d'aucun autre comparable, en dépit des efforts de l'auteur; car, au contraire de Champollion, Grotefend ne possédait, pour affronter les écritures anciennes, aucune préparation spéciale d'orientaliste<sup>5</sup>. Le déchiffrement des cunéiformes allait être l'œuvre de la génération qui suivit celle de Champollion (avec H. Rawlinson au premier rang<sup>6</sup>).

De cette confusion démentie par les faits, entre décryptage pur et simple et déchiffrements d'écritures mortes, quelle morale tirer, sinon une mise en

1. C'est-à-dire : issue du préjugé antfiguratif.

2. Ci-dessus, p. 11.

3. Mais demeurant non vérifié encore et pouvant rester longtemps discuté.

4. Cf. P. AALTO, *Studia orientalia*, t. XI, 4 (1945), p. 4; et, déjà, les travaux de H. SOTTAS : Préface à la réédition de la *Lettre à M. Dacier* (1922), p. 5 et 38 et s., spécialement p. 43, ainsi que l'*Introduction à l'étude des hiéroglyphes* (1922, en collaboration avec E. DRIOTON), p. 98 et s.

5. Cf. W. MEYER, *Nachr. von dem königl. Gesellsch. der Wissensch. zu Göttingen*, 1893, n° 14, p. 574; A. J. BOOTH, *The discovery and decipherment of the trilingual cuneiform inscriptions* (Londres, 1902); L. MESSERSCHMIDT, *Die Entzifferung der Keilschrift (Alte Orient)*, t. 5, n° 2, 1903, p. 8 et s.; A. WALLIS BUDGE, *The rise and progress of assyriology* (Londres, 1925), p. 41; etc.

6. Cf. J. FRIEDRICH, *Entzifferung verschollener Schriften und Sprachen* (Berlin-Göttingen-Heidelberg, 1954), p. 44 et s., spécialement p. 49.

garde? Et qu'il serait, entre autres, dangereux de poser, à l'exclusion de toutes réserves ou nuances relatives aux domaines anciens, que « toute écriture est un chiffrement »<sup>1</sup>; jamais les analogies qui relient les systèmes modernes aux écritures anciennes ne sauraient tourner à l'identification.

La tentation est forte, cependant, de traiter un déchiffrement « à distance », presque comme s'il s'agissait d'un déchiffrement « entre contemporains ». L'orientaliste sait néanmoins que tout n'est pas dit sur une écriture ancienne lorsqu'elle a été lue — et qu'une foule de questions intéressant à la fois l'histoire de l'écriture et la psychologie historique et comparative marquent et marqueront perpétuellement tous les aspects de la distance entre le moderne et l'ancien.

Parvenus à ce point, nous retrouvons les *problèmes de l'interne et de l'externe*<sup>2</sup> : une histoire de l'écriture où, constamment, l'interne l'emporterait — la valeur et les fonctions des signes repoussant au second plan les genres de forme —, et où seraient insensiblement aplanies différences et difficultés, serait une histoire faussée. De là à reconstituer à coups de « principes » l'évolution de l'écriture, il n'y a qu'un pas<sup>3</sup>. La reconnaissance de tous les aspects des textes les plus anciens est donc indispensable. C'est pourquoi l'on évitera de s'enfermer dans des transcriptions alphabétiques — évidemment commodes —, et, à plus forte raison, dans des transcriptions numériques<sup>4</sup>.

L'intention de ces réflexions préalables était donc de rappeler qu'une fois réalisé le déchiffrement d'une écriture totalement déchue, jamais le déchiffreur — qui demeure un alphabétique — ne devient l'égal des lecteurs et scribes anciens, si grand que soit le progrès procuré par cette découverte, à toutes les sciences de l'homme. Pour la période d'avant les déchiffrements, on a visé à mettre en lumière les profondes difficultés psychologiques ayant pesé sur les attitudes et réactions du sujet moderne, dès que celui-ci s'est trouvé confronté avec des écritures anciennes, ou lorsqu'il a cherché à juger ces faits. Mais plus bas, on verra aussi comment et quand ont été discernées et mesurées ces difficultés : au fur et à mesure que le sujet moderne s'efforçait de replacer les faits en question dans une perspective historique.

1. Cf. par ex. F. PRATT, *Histoire de la cryptographie* (1940), p. 9.

2. Cf. déjà ci-dessus, p. 12 et s.

3. Voir aussi à faire des écritures anciennes une suite d'essais et d'erreurs : cf. notre article, « Aspects actuels de l'étude des écritures », *Journal Asiatique*, 1954, p. 101 et s.

4. Sur un projet d'extension des sigles numériques tenant lieu d'hiéroglyphes, à tous les ouvrages d'égyptologie, cf. information donnée par M. A. JANSSENS, *Chronique d'Égypte*, 1952, p. 97 et s. Cette proposition, qu'inspirait un souci d'économie, semble n'avoir pas obtenu la faveur du public intéressé. Il s'agissait, on l'a compris, de remplacer systématiquement les reproductions de textes, ou leur impression à l'aide de caractères hiéroglyphiques, par une mise en chiffres.